

Charles le Téméraire, le fossoyeur de la Bourgogne

Le quatrième et dernier duc de Bourgogne a de grandes ambitions pour ses territoires, les « pays de par-deçà » et ceux de « par-delà », qu'il souhaite agrandir, réunir et pourquoi pas gouverner en tant que roi. Et il aime aussi beaucoup guerroyer. La conjonction des deux ne lui portera pas chance. **PAR LAURENT VISSIÈRE**



E

n janvier 1476, Charles (1433-1477), quatrième duc de Bourgogne, touche au sommet de sa puissance, sinon de sa gloire. Il vient de conquérir la Lorraine et semble en passe de constituer un vaste royaume, capable de rivaliser avec la France et l'Angleterre. Nul à cette date ne pourrait imaginer – et surtout pas ses astrologues qui lui promettent monts et merveilles – qu'il n'a plus qu'une année à vivre. Et qu'au terme de ces douze petits mois, il aurait perdu, outre sa vie, ses armées, ses États et sa

réputation. Celui qui se fait surnommer le Hardi, parce qu'il aime la guerre, ou le Travaillant, parce qu'il ne prend jamais de repos, va recevoir l'infamant sobriquet de Téméraire... parce qu'il a trop compté sur sa bonne étoile. Mais, à bien y réfléchir, l'adjectif n'est-il pas encore trop doux pour un homme qui s'est vauté dans la démesure, le sang et la destruction?

Un duché vaste mais fragile

Charles est avant tout un héritier. Pendant près d'un demi-siècle, son père, Philippe le Bon (1396-1467), a présidé aux destinées de la Bourgogne. Sans être un grand stratège, le duc s'est montré un politique des plus subtils. Par la diplomatie, la ruse et l'intimidation, il a réussi à rassembler une immense série de territoires, répartis en deux ensembles distincts: les «pays de par-deçà», au nord (Flandres, Brabant, Hainaut, Hollande, Luxembourg...) et les «pays de par-delà», au sud (Bourgogne et Franche-Comté). Jouant habilement une politique de bascule...



Superbe En 1474, richement harnaché, Charles fait à Dijon une « joyeuse entrée » dont témoigne ce portrait. Musée des Beaux-Arts de Dijon.



Bourgogne, père et fils Charles (1433-1477, ci-dessus, à dr.) reçoit de son père Philippe le Bon (1396-1467) un territoire vaste mais disparate, réparti en deux ensembles distincts : les « pays de par-deçà », au nord (Flandres, Brabant, Hainaut, Hollande, Luxembourg...) et les « pays de par-delà », au sud (Bourgogne et Franche-Comté). Recueil d'Arras (vers 1535-1573).

... entre Français et Anglais pendant la guerre de Cent Ans, il s'est fort peu engagé militairement : en paix, ses pays ont ainsi prospéré. Philippe, qui aime le luxe, a attiré à lui les plus grands artistes de son temps et créé une cour fastueuse, que symbolise l'ordre de la Toison d'or. La cour de Bourgogne, qui brille de mille feux, suscite admiration et jalousie dans les pays alentour – à commencer, bien sûr, par la France. Sur le plan politique, l'ensemble bourguignon n'en demeure pas moins fragile. Il s'agit d'un conglomerat de territoires, dont chacun conserve jalousement sa langue et ses institutions. L'absence de continuité territoriale entre les « pays de par-deçà » et les « pays de par-delà » fragilise toute cette construction, qui

ne repose en réalité que sur les épaules d'un seul homme. Enfin, même si le duc agit à sa guise, il n'en demeure pas moins le vassal du roi de France pour certaines provinces et de l'empereur pour les autres. Les contemporains ont pleinement conscience de ces problèmes que Philippe n'a pas su résoudre, et qu'il va donc laisser à son seul fils légitime, Charles.

Un royaume de Bourgogne ?

Né en 1433, Charles a reçu une excellente éducation, destinée à faire de lui un prince idéal selon les valeurs du temps, à la fois sage et vaillant. Le jeune homme ne s'entend guère avec son père vieillissant, qu'il va, dans les faits, supplanter à partir de 1465.

Charles a pour objectif principal – il ne s'en cache pas – de transformer ses États en un royaume indépendant, dont il serait le maître incontesté. Son programme d'action peut se résumer à quelques idées fortes : unifier par la force les territoires « bourguignons » et réunir les « pays de par-deçà et de par-delà » (en annexant la Lorraine qui se trouve au centre), obtenir une indépendance totale vis-à-vis de la France et coiffer une couronne. Cette politique, il va la mener dès 1465, et, sans jamais reprendre son souffle, jusqu'à son trépas, en janvier 1477.

Charles pourrait dire, comme l'empereur Caligula : « Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne ! » Il entend en effet établir un ordre de fer sur les

territoires qu'il contrôle et n'hésite pas à châtier sans la moindre pitié les rebelles. En 1466, il ordonne ainsi la destruction de la riche ville de Dinant, qui ne s'en remet jamais; et deux ans plus tard, celle de Liège – une ville qui comptait alors près de 25 000 habitants –, incendiée d'abord, puis abandonnée à des équipes de démolisseurs. En croyant faire un exemple saisissant, il gagne surtout l'effroyable réputation d'un «destructeur de villes». Il menacera d'en anéantir d'autres par la suite, comme Amiens, Beauvais, Neuss ou Nancy... C'est également par le feu et la terreur qu'il attaque la Lorraine et la confédération helvétique.

Orgueil et confusion

Dans sa soif d'indépendance, Charles refuse, comme son père, de prêter hommage au roi de France, et cherche même à le déstabiliser. En 1465, Charles attise ainsi le mécontentement des princes français contre un roi jugé trop autoritaire et fomenté avec eux la ligue du Bien public – Louis XI ne reprend la main qu'à grand-peine. Trois ans plus tard, en 1468, le duc attire le roi dans un piège et le capture, l'obligeant à signer un traité qui favorise outrageusement la Bourgogne. La haine entre les deux hommes est totale et même «mortelle». Le duc désire cependant plus que tout au monde une couronne, que seul l'empereur Frédéric III peut lui accorder. À l'automne 1473, les deux hommes se rencontrent à Trèves: Charles voudrait se faire reconnaître roi des Romains (ce qui ferait de lui le successeur de l'empereur) ou, tout au moins, recevoir le titre de «roi de Bourgogne». Mais, avec beaucoup de maladresse, il écrase les princes allemands par sa morgue et son luxe tapageur; et il les affole par ses ambitions sans limites. Inquiet, l'empereur finit par s'enfuir de la ville, en laissant en plan son interlocuteur.

Pseudo-victoire La révolte du Bien public réunit des grands féodaux opposés à Louis XI et naturellement soutenus par le duc de Bourgogne. À Montlhéry, le 16 juillet 1465, Charles et le roi s'opposent lors d'une bataille au résultat indécis. Miniature, XV^e s.

Lorsqu'il prend les rênes du pouvoir, Charles hérite de l'appareil militaire de son père – une armée féodale, renforcée par les milices urbaines. Certes, le système a fait ses preuves, mais il ne tient pas la comparaison face à l'armée royale. Depuis les réformes de Charles VII, la France dispose d'une armée permanente et disciplinée. Lors de la guerre du Bien public (1465), elle a montré sa supériorité, et le duc de Bourgogne se lance, dès 1470, dans une vaste réforme militaire. Sans renoncer à la levée féodale, il crée, sur le modèle français, une

vingtaine de compagnies d'ordonnance totalisant (en théorie) 20 000 hommes. Il dispose d'imposantes bandes d'artillerie et recrute aussi des mercenaires, notamment italiens et anglais.

Charles aime la guerre et, c'est revêtu du harnois qu'il va passer la majeure partie de son principat, entre 1467 et 1477. Il s' imagine un grand conquérant sur le modèle d'Alexandre, d'Hannibal ou de César. Dans la traduction qu'il commande de *La Guerre des Gaules*, on insiste sur la valeur des Belges par rapport au reste des...



PHOTO JOSSE/LA COLLECTION

“En rasant Liège, il croit faire un exemple saisissant mais gagne surtout l’effroyable réputation d’un destructeur de villes”



... Gaulois – une manière de donner une prestigieuse origine à son royaume en formation. Bien sûr, il ne suffit pas d’avoir une belle armée et une très haute idée de soi-même pour gagner les guerres, mais Charles, qui accumule échecs et désastres, s’avère incapable de le comprendre, par orgueil et peut-être même folie.

C’est ainsi qu’a posteriori, son règne s’apparente à une course vers l’abîme. Dans un premier temps, Charles affronte Louis XI. Le 16 juillet 1465, à Montlhéry, il lui livre une bataille qui s’avère aussi brouillonne qu’indécise. Il ne s’en proclame pas moins vainqueur mais, à en croire le mémorialiste Philippe de Commines, il se prend dès lors pour un stratège accompli et n’écoute plus aucun conseil. Cette pseudo-victoire serait donc la source de tous les désastres futurs. Face à la France, Charles perd très vite la main : le roi lui arrache Amiens et plusieurs villes de la Somme, en 1470-1471 ; le duc, qui veut se venger, contre-attaque en 1472, mais se casse les dents, d’abord sur Beauvais, puis sur Rouen.

Des attaques tous azimuts

Il préfère alors tourner ses ambitions vers le monde germanique. En 1473, il s’empare du duché de Gueldre et renforce sa domination sur une partie de l’Alsace et de la Lorraine, ce qui va entraîner l’alliance militaire des villes libres d’Alsace et des cantons suisses. Inconscient de la menace qui grandit, le duc préfère venir au secours du prince-évêque de Cologne, déposé par ses sujets révoltés – l’occasion de renforcer son autorité en Rhénanie. Tablant sur une campagne rapide, il compte apparemment mater les villes rebelles de la principauté, puis, dans la foulée, s’occuper de Strasbourg et de la Haute-Alsace. Comme hors-d’œuvre, il met le siège devant la petite ville de

Traité de haut Charles de Bourgogne et Louis XI signent, le 5 octobre 1465, le traité de Conflans. Celui-ci met fin à la guerre de la ligue du Bien public et rend au duc de Bourgogne les villes de la Somme, un temps rachetées par le roi. Miniature, xv^e s.



Vaste programme Charles rêve de donner naissance à un nouveau royaume, né de l'unification de ses domaines, en comptant sur son talent de stratège – limité – et sur son armée – surclassée par celles de ses adversaires... Séance du Parlement de Bourgogne, présidée par Charles le Téméraire, vers 1470.

Neuss, tenue pour l'âme de la révolte, mais sans réel intérêt stratégique (29 juillet 1474). Contre toute attente, les habitants, qu'il a promis d'exterminer, résistent et, pendant onze mois, tiennent en échec sa formidable armée (peut-être 20 000 hommes). Le 27 juin 1475, le duc opère une nouvelle retraite piteuse. Un échec peu grave en soi. Mais en s'enlisant devant Neuss, Charles réussit le tour de force de saboter ses propres plans. Il avait en effet convaincu le roi Édouard IV d'Angleterre de débarquer en France pour mener avec lui une irrésistible marche sur Paris. C'était le renouveau de cette alliance anglo-bourguignonne qui, dans les années 1420, avait fait vaciller la monarchie française. Mais, quand 20 000 Anglais arrivent à Calais (6 juillet 1475), l'armée bourguignonne brille par son absence, et Édouard IV, qui s'estime trahi, préfère signer une longue trêve avec Louis XI (29 août). Charles écume de rage, mais ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Et ce n'est pas tout ! Avec le soutien de Louis XI, le duc

de Lorraine René II a lui aussi profité du siège de Neuss pour chasser les garnisons bourguignonnes de son duché ; et les Suisses ont saisi l'occasion pour attaquer le pays de Vaud (qui dépend d'un vassal du duc de Bourgogne).

Charles doit réagir. Durant l'été 1475, il s'en prend d'abord à la Lorraine, stratégiquement vitale. Ses armées repoussent les maigres troupes de René II, qui doit s'enfuir et abandonner Nancy (novembre). Fort de ce premier succès, Charles s'en va châtier les Suisses, n'hésitant pas à mener une nouvelle expédition d'hiver, avec des forces assez limitées – ce que Comynnes appelle une « armée décousue ». En février 1476, il s'empare de Grandson, dont il pend toute la garnison, puis il part à la recherche des troupes helvétiques de renfort. Ce sont elles qui le trouvent et le mettent en déroute (2 mars). Le désastre n'est pas irrépa-

“Les Suisses dispersent son armée affaiblie et détruisent sa belle artillerie”

nable (même si les Bourguignons ont perdu une grande partie de leur artillerie), mais le duc en conçoit un dépit profond – il jure même de ne plus se raser la barbe tant qu'il ne se sera pas vengé.

Des erreurs répétées

Dès que possible, il repart donc en campagne pour assiéger Morat, à l'est du lac de Neuchâtel, mais la garnison, qui se souvient du massacre de Grandson, résiste à tous les assauts. Ses espions avertissent le duc qu'une armée de renfort s'approche, mais il n'en a cure. Et voilà soudain que les Suisses, au son terrifiant de leurs trompes, tombent sur son camp, qu'ils mettent à feu et à sang : l'armée bourguignonne est anéantie et le duc ne s'en tire que de justesse (22 juin). Conséquence des désastres : le soulèvement général du duché de Lorraine contre l'occupant bourguignon. Retiré sur ses terres, Charles pourrait prendre le temps de reconstituer une armée digne de ce nom. Mais il n'est pas homme à rester sur un échec. Avec des troupes hétéroclites, rassemblées à la hâte, il repart en campagne à l'automne 1476. Fin octobre, il arrive devant Nancy, qu'il a déjà assiégé en 1475 et qui vient de repasser sous contrôle lorrain. Comme d'habitude, il promet de raser la ville et, comme d'habitude, ses...

Récit

... menaces galvanisent les défenseurs. Rendu furieux par cette résistance, le duc se met à pendre ses prisonniers, et les Lorrains font de même avec les Bourguignons. L'hiver s'abat sur des forêts de pendus gelés, et l'armée ducale, une fois de plus, s'enlise dans un siège sans issue. On manque de tout et les convois de ravitaillement, attaqués en chemin, ne passent plus. La faim, le froid, les maladies déciment l'armée, et les désertions se multiplient. Entre-temps, René II réunit, grâce à l'argent français, une vaste armée helvétique qui, le 5 janvier 1477, tombe sur les Bourguignons, incapables

de manœuvrer. C'est sur ce dernier coup de dés que Charles disparaît, et avec lui, son armée, ses États et ses rêves.

On a parfois essayé de réhabiliter Charles, prince hardi et malheureux. Sa légende noire devrait beaucoup aux chroniqueurs français et, plus encore, allemands, qui le haïssent. Que le duc ait été le sujet de pamphlets est incontestable, mais les horreurs qu'on lui reproche n'en sont pas moins authentiques. Charles a pratiqué une politique de terreur systématique, détruisant volontiers les places qui tombaient entre ses mains, comme Dinant (1466),

Liège et Franchimont (1468), Picquigny (1471), Nesle (1472), Briey et Charmes en Lorraine (1475). Il n'hésite pas non plus à massacrer, voire à mutiler les prisonniers. Toutes ces abominations lui valent le surnom peu flatteur de «Turc de Bourgogne». Et pour quel résultat? Il épuise ses finances, ses hommes et ses États dans une série de guerres, dont il sort presque toujours humilié, vaincu, voire (pour reprendre le mot de son fou) «hannibalisé». Plus que «le Hardi» et plus que «le Téméraire», Charles aurait aussi bien pu être surnommé «le Destructeur» ou «le Médiocre».



CLAUDE PHILIPPOT/MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE NANCY

En guise de fin, une fistule ducale...

Deux jours après la bataille de Nancy, on pense avoir enfin découvert, parmi les cadavres qui parsèment la campagne, le corps du duc de Bourgogne (*ci-dessus, tableau d'Auguste Feytaud, peint en 1865*). On ne le reconnaît pas à son visage, très abîmé, ni à son costume, car il a été entièrement dépouillé, mais seulement à d'atroces stigmates : les dents qui lui manquent, un ongle incarné, diverses cicatrices et surtout une fistule à son sexe. C'est ce corps pitoyable que l'on ramène et que tous peuvent voir. Quel contraste entre cette funèbre entrée et celle, magnifique, que Charles avait faite un an plus tôt, quand il était devenu le maître de Nancy. Il portait alors

un manteau de drap d'or semé de perles, ainsi qu'une toque écarlate ornée d'une croix d'or et de quatre énormes pierres précieuses – valant, à elles seules, plus qu'un duché. Les contemporains peuvent philosopher sur la roue de la fortune, qui abat les puissants. Mais ils auraient pu aussi s'interroger sur cette fistule. Ce mal a peut-être rendu le duc impuissant – ce qui expliquerait son faible attrait pour les femmes, et le fait qu'il n'ait eu qu'un seul enfant. Quand on sait que cet enfant était une fille et que, par définition, elle offrirait tout l'héritage bourguignon en dot à son futur mari, on se demande pourquoi Charles s'est tellement démené. Un mystère de plus. L. V.



MANUFACTURES
NATIONALES - SÈVRES
MOBILIER NATIONAL



VILLA ET JARDINS
EPHRUSSI
DE ROTHSCHILD
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

SÈVRES

du 17 avril au
26 juillet 2026

une passion Rothschild

De la Villa Ephrussi à Paris

Mobilier national
42 avenue des Gobelins
Paris 13^e



MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Avec le soutien de :



Fonds pour le
Progrès humain

En partenariat avec :

The New York Times

PARIS
MATCH

connaissance
des arts

HISTORIA

Europe 1

Geste/s



Joyeuses Pâques - Ruis

† 1943 †

Moto: Vous n'aurez pas
l'Alsace et la Lorraine

Côté cœur Floue mais terriblement parlante, cette photo fut prise quelque part en Russie, en 1943, par Alfred Rieger (1921-1958). Côté pile, une inscription allemande (*Fröhliche Ostern 1943*, « Joyeuses Pâques 1943 ») et de l'autre, cette proclamation, pied de nez risqué aux autorités nazies.

Dossier

Alsaciens, Mosellans

Incorporés de force par les nazis

La France a longtemps détourné le regard du sort de ces 130 000 jeunes hommes et femmes embrigadés par le III^e Reich. Les historiens et la Nation leur rendent enfin un hommage nécessaire pour permettre la cicatrisation de vieilles blessures...